

Microactivismes Nouvelles subjectivations entre médias sociaux et rituels

Michaël La Chance

Numéro 108, printemps 2011

Agir : pratiques et processus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2011). Microactivismes : nouvelles subjectivations entre médias sociaux et rituels. *Inter*, (108), 39–43.

Le microactivisme a créé une culture politique globale qui remet en question les idées reçues de la conformité politique et sociale. Plus encore, la société civile et les mouvements sociaux augmentent leur capacité d'innover et de créer de nouvelles formes de pratiques politiques. [...] L'hypertexte, le mécontentement généralisé et le microactivisme ont provoqué le virage à 180 degrés que l'on n'osait plus espérer à notre époque.

DANIEL DRACHE¹

MICROACTIVISMES

NOUVELLES SUBJECTIVATIONS ENTRE MÉDIAS SOCIAUX ET RITUELS

PAR MICHAËL LA CHANCE

Le plus souvent, les individus caractérisent les tensions sociales de contraintes extérieures qu'ils désignent communément comme le *système*, la *politique*, l'*ordre établi*. Après les analyses marxistes et déconstructionnistes, nous pouvons interroger notre tendance à prêter une homogénéité mythique aux puissances et aux contraintes du monde extérieur : nous croyons nous confronter à l'unité d'un dehors.

Au siècle précédent, il fallait prendre la rue, élever des barricades et assiéger la ville pour renverser un gouvernement. Les grandes manifestations populaires faisaient la démonstration que le peuple était habité par une force invincible qui n'acquiert sa puissance, disait Michel Bakounine que lorsqu'elle est concentrée et « agit simultanément en tout lieu »². Aujourd'hui, les médias sociaux permettent cette action simultanée, mais le rapport au pouvoir est d'une autre nature ; l'État n'assujettit plus les individus en tirant du canon dans les boulevards, il les gagne un par un en les subjuguant par l'indifférence et la dépendance. Dans cet article, nous voulons élaborer un cadre théorique autour de la notion de microactivisme en tant que zone d'activité entre l'expérience privée et l'engagement politique, en prenant appui sur la topologie du dedans/dehors de Foucault.

Le continuum psychopolitique et la biosubjectivité

Nous trouvons un point de départ théorique dans la réflexion de Foucault sur la *biopolitique*, un terme qui apparaît dès 1974 à partir d'une réflexion sur l'histoire naturelle et la biologie dans le contexte des rapports entre pouvoir et savoir. C'est une notion essentielle pour comprendre l'analyse des dispositifs de pouvoir chez Foucault, ce dernier faisant état d'un continuum pouvoir-savoir qui inclut les rapports du corps et de la technologie, qui inclut aussi la subjectivité et le contrôle social.

En effet, la notion de biopolitique, sur laquelle Giorgio Agamben et Peter Sloterdijk auront relancé le débat, propose une conception nouvelle de la société : nous sommes entre les mains d'un biopouvoir qui exerce une contrainte sur les individus vivants afin qu'ils produisent plus d'activité économique. Le biopouvoir travaille à extraire, pour ne pas dire *vampiriser*, les forces du vivant. Cette puissance peut être coordonnée et institutionnalisée par « les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, bien que complexe, de pouvoir, qui a pour cible principale la population »³. Nous devons nous inquiéter de voir les « technologies gouvernementales »⁴ transformer en production et en gouvernement de nouvelles formes de vie. Ce que nous pouvons vérifier alors que les usagers des médias sociaux, dont Facebook et Twitter, sont en fait les « produits » de ces entreprises, les véritables usagers étant les annonceurs et les acquéreurs de données.

Il semble que le biopouvoir pourrait être l'objet d'un renversement stratégique, lorsque sa structure serait renversée par une multitude d'actions biopolitiques régénératrices. Un tel renversement n'exigerait pas une prise de contrôle radicale, quand la politique n'est plus conçue en tant que dispositif de domination omnipotent et omniscient, mais plutôt en tant qu'ensemble de forces et de relations micropolitiques. Alors, la résistance et la contestation devront prendre différentes formes, parmi lesquelles le microactivisme et la cyberdissidence, avec parmi ces derniers le journalisme citoyen Youtube, les lanceurs d'alerte (*whistleblowers*) et autres sentinelles de veille. Il est significatif que les utilisateurs du Web 2.0 aient adapté le slogan marxiste : « *Users of the world, unite!* »⁵

L'engagement commence avec quelques clics, des commentaires sur un forum. Certains individus deviennent des acteurs de la vigilance et de la contestation avec peu de moyens, un site Web, un téléphone cellulaire. En 2000, quelques jours avant la Convention nationale des républicains, John Sellers a été arrêté préventivement : parmi les chefs d'accusation retenus contre lui, il y avait « possession d'un instrument criminel », soit son téléphone ! On voit qu'il ne s'agit plus seulement d'affronter l'ordre établi lors de grandes manifestations internationales, mais de proposer une *dissolution* du pouvoir sur le plan individuel. Si d'un côté le pouvoir se mondialise dans un vaste

projet de contrôle et d'exploitation planétaire (quand il s'agit pour celui-ci de gérer des famines, des épidémies et des soulèvements), de l'autre côté l'action devient micropolitique, la résistance devient microactiviste. À l'ère du *samizdat* électronique, il n'y a plus de ligne d'affrontement mais une multitude d'individus qui cherchent à s'affirmer en tant que sujets au cœur de l'expérience humaine.

Le pouvoir calibre les sujets qui sont bientôt caractérisés par la consommation et la peur : insatiables, surendettés, surmenés. Une affiche militante vous demande : « *Which one are you ? Normal, Compulsive shopper, Idealist, Porn addict, Logic freak, Anarchist, Dreamer, All of the above*⁶. » On peut ajouter : *Facebook addict, Gamer, Youtube potato, Texter, Clicktivist*, etc. Le microactiviste cherche à se libérer de la peur et du besoin dans des actions individuelles qui contestent l'assise du pouvoir dans le corps, qui revendiquent une expérience privée contre le conditionnement imposé par le commerce et les médias. L'écrivain David Foster Wallace parlait volontiers d'*addictive continuum*⁷, qui définit une matrice de l'expérience. Nous serions enfermés dans un univers de représentation qui conditionne l'individu à rechercher ce qui est le plus facile mais aussi ce qui le satisfait en dehors de lui-même. Notre intoxication par les images mais aussi notre dépendance envers la gratification sociale nous rendent esclaves d'une surenchère de la consommation, installent notre soumission aux contraintes du monde extérieur.

Nous avons observé ces dernières années l'émergence d'une biosubjectivité antiautoritaire qui s'exprime dans des gestes et des attitudes, des postures et des engagements. Celle-ci développe des stratégies de survie face aux pouvoirs, elle négocie notre rapport à une extériorité radicale.

Avec Foucault, il est possible d'élaborer une analyse topologique du continuum psychopolitique : il nous apprend à distinguer la gestion disciplinaire des corps (systèmes disciplinaires), l'assujettissement des individus (systèmes de souveraineté) et l'autoconstitution des sujets (parcours de la subjectivation). Foucault nous invite à penser l'expérience subjective loin de la nomenclature figée de la psychologie, il nous propose des parcours de subjectivation qui sont révélés par des épreuves de force, des expériences de la limite et d'adhésion aux formes.

Nous avons observé ces dernières années l'émergence d'une biosubjectivité antiautoritaire qui s'exprime dans des gestes et des attitudes, des postures et des engagements. Celle-ci développe des stratégies de survie face aux pouvoirs, elle négocie notre rapport à une extériorité radicale. Ce sont des analyses amorcées chez Foucault à propos de la sexualité, ou encore celles de la matière vivante indifférenciée (« nue ») chez Agamben, qui laissent voir des façons d'occuper l'espace, de disposer de son corps et de se donner en exemple, de s'engager dans l'action mais aussi d'entrer en rapport avec soi-même.

Le réel est constitué de faisceaux d'objectivation

Le continuum psychopolitique a totalement pris en charge notre expérience de la réalité. Lorsque je regarde le monde, l'illusion objectiviste marche à plein : j'omets de prendre la (dé)mesure de l'éclatement de l'objet. Je néglige le fait que chaque objet résulte d'une convergence de faisceaux d'objectivation (la mode et la publicité, l'économie et la finance, le progrès technologique et l'expérience de la nouveauté...) et d'un recoupement de systèmes d'énonciation. Je choisis d'ignorer l'écart irréductible entre mes modes de représentation sensibles (le verbal, le visuel, le tactile) et les modes discursifs de construction de la réalité.

Les objets sont éclatés, pourtant les représentations médiatiques (TV, Internet, etc.) n'ont cessé d'affirmer la cohérence du paraître en distillant une infinité d'identités fictives qui se rassemblent dans l'homogénéité du Même. Il est important, en effet, de faire état d'une non-convergence des expériences, de procéder à la décomposition des identités par des gestes d'écart, des microstratégies de rupture, le *scraping*⁸. Il est possible alors de démontrer que la stabilité sociale génère l'illusion d'ordre, l'illusion qu'elle est le produit d'un ordre : on ne saurait parler d'ordre établi, mais de désordre stable.

En effet, le sujet microactiviste s'engage dans un combat contre le titan : il conçoit son action comme perturbation infinitésimale des grands ensembles idéologiques, contrariété quasi imperceptible de la machine techno-industrielle immuable. Il affronte un monde où toute réalité est le produit d'une objectivation : tout objet dont la place est désignée par un ordre symbolique est actualisé dans la convergence de plusieurs faisceaux d'objectivation. L'objet le plus anodin est le résultat d'une convergence de ces faisceaux : effets de tressage mais aussi d'exclusion et de filtrage, lorsque le ternaire vie-travail-signes de Foucault devient un pouvoir tricéphale, biopouvoir-mondialisation-médias ; lorsque les OGM, la déforestation et le conditionnement télévisuel vont ensemble. À rebours, le microactivisme perturbe les convergences et les filtrages qui commandent la production des objets dans la société⁹.

La philosophie classique avait mis en évidence deux faisceaux d'objectivation majeurs : dire et voir. C'est par cette convergence entre dire et voir qu'une réalité se dépose. Puis les discours divergent, les recoupements se défont, l'objet s'effrite et le réel se dissipe. Le philosophe Claude Lefort a reconnu cette convergence entre l'instituer et le représenter dans l'État moderne, il a démontré comment l'institution se renforce par ses représentations et vice-versa, un jeu de renforcement réciproque sur lequel il a particulièrement insisté¹⁰. Ce qu'il ne pouvait toutefois prévoir, c'est la mondialisation de cette dynamique des représentations, tant et si bien qu'une caricature dans un pays nordique peut provoquer des émeutes meurtrières de l'autre côté de la planète. Il ne pouvait non plus prévoir l'apparition des médias sociaux, relais de la subjectivation et ciments d'un nouveau tissu social.

Tel qu'il apparaîtra dans *L'archéologie du savoir*, le sujet est d'abord un agent objectivant/objectivé au sein d'une société. Notre société est définie comme l'« espace logique » de tout ce qui est dicible et de tout ce qui peut se faire, de tout le visible aussi, comme prédéterminé par ce que Foucault appelle des *règles de compétences* qui expriment l'emprise du pouvoir sur la vie. Car tout énoncé (une œuvre, une prise de position) ne voit le jour qu'à se plier à des règles de compétences institutionnelles, à satisfaire des filtres sociaux, à prendre place dans des champs énonciatifs. Vu le poids de ces contraintes, qui ne connaissent plus de frontières, comment saurons-nous énoncer quelque chose de nouveau ? Nous voulons repenser le statut du sujet avec l'apparition des nouveaux champs énonciatifs que sont les médias sociaux. Nous voulons aussi interroger la cyberutopie qui nous fait ignorer que les médias sociaux sont déjà des filtres déterminants dans la production des énoncés et dans la constitution des sujets.

Ce qui est intéressant dans cette problématique, c'est la volonté de penser l'individu en regard de l'expérience globale de tous les agents sociaux. Déjà, Paul Valéry proposait une acception géométrique du moi comme centre : le moi est « au maximum de l'hétérogénéité de la conscience ce que le point est à la variété géométriquement représentée »¹¹. Ce point de vue est particulièrement intéressant, car il définit le sujet comme expérience ponctuelle face à l'hétérogène, il contraste l'hétérogénéité des expériences en opposition avec l'espace continu des représentations. Il incombe au moi de ressaisir de façon synthétique la diversité de ses expériences et de ses postures existentielles¹². Alors que le sujet était défini comme unité synthétique dans la production de l'homme-masse, le sujet microactiviste entend perturber cette synthèse : il se situe dans une globalité d'une

communauté Internet et affirme tout à la fois une diversité de l'expérience qui dépasse toute synthèse possible. Il propose des pratiques dispersives et des épreuves de la limite qui affectent directement l'expérience qu'il se donne de lui-même.

Subjectivation et expérience de la limite

L'activisme politique a longtemps été dominé par un modèle de masse, lorsque le mouvement politique est un soulèvement des masses populaires, dans un retour de balancier de la droite vers la gauche : révolution¹³. Le schéma de Foucault a le mérite de mettre en rapport l'expérience globale et les microénoncés de surface, il permet de penser le microactivisme des microénoncés émergents qui remontent et transforment l'expérience globale. Est-ce possible ? Est-il possible de proposer un partage de photos Flickr, soit des microénoncés qui sauraient modifier l'addiction globale de la société envers le flux continu des images, de la télévision, des jeux vidéo ? Pouvons-nous, par quelques expériences singulières et quelques messages, modifier notre matrice de l'expérience ? C'est bien là l'enjeu de l'art performance.

Les médias sociaux, les blogues et les réseaux tels Facebook, Twitter et autres permettent à l'individu de se transformer rapidement en activiste politique. Ayant une petite liste de contacts, il peut néanmoins lancer des messages qui ont une capacité virale rapide et massive, prenant avantage des systèmes de distribution de messages et d'images, ou plutôt sabotant ces systèmes, selon la stratégie du « déni de service », le plus souvent¹⁴. Il s'agit en premier lieu de créer des foyers de mobilisation, comme le titre du site Move On (de Wes Boyd et Joan Blades, 1998) l'indique si bien, en favorisant les connexions locales et le microactivisme de terrain. Les visées sont diverses : la famine dans le monde, la protection de l'environnement, la revendication gay, la déstabilisation du Forum mondial, etc. On peut se demander cependant si ces formes de mobilisation permettent un approfondissement de l'expérience subjective, ou bien si elles ne contribuent pas à la calibration de l'homme-masse qui se révolte finalement, selon José Ortega y Gasset, parce qu'il est vidé de toute singularité individuelle et de toute connexion à l'histoire¹⁵.

En effet, les médias sociaux, tels Facebook et Twitter, ne produiraient que l'homme-masse s'ils ne contribuaient pas, indirectement, à mettre en place des processus de subjectivation, soit une constitution du sujet dans une expérience de la limite. Alors, dans la dimension du risque et de la démesure, nous envisageons une révolte beaucoup plus fondamentale, qui n'est pas seulement une contestation des figures de l'autorité. L'activité politique entre dans la dimension du rituel lorsqu'elle devient quête de sens, recherche d'un gain de vie, affirmation de l'existence individuelle dans une symbolique du passage et de la transformation qui se joue parfois dans les affrontements sanglants de la rue¹⁶.

Elle prend aussi la forme d'une rencontre de l'Autre en tant qu'ordre symbolique qui ne peut être subsumé (Lacan) ou encore une rencontre de la limite dans notre langage même (Foucault). Foucault s'est détourné du discours de la psychologie et du mythe, il a entrepris de définir notre comportement sociolinguistique (agir et exprimer) en présupposant des réseaux d'énoncés¹⁷. Mais surtout, et c'est l'apport essentiel de Foucault sur cette question, il a entrepris de définir le processus de subjectivation en rapport avec une expérience de la limite : comment le langage se heurte-t-il au réel ? Comment la vie résiste-t-elle au pouvoir ? Comment les médias sociaux se définissent-ils en regard de leurs limitations internes, et ce, à une époque où nous sommes invités à « consommer » nos relations, où les médias sociaux « produisent » les sujets ?

C'est cette transition entre les médias sociaux, en tant que moyens de mobilisation, et l'action comme telle, quand elle apparaît nécessaire, qui met en relief un espace du rituel comme lieu de confrontation à la mort et à l'altérité. Cet espace du rituel est déjà occupé par nombre d'actions artistiques nous reconduisant aujourd'hui à cette problématique de la limite, à

comment elle se joue en chacun de nous. Il m'a été donné de voir le travail récent de Liping Ting sur l'affleurement macrophotographique de sa peau ou encore les actions minimalistes de Martine Viale sur des poudres ou des fils de bobine, par exemple, qui me semblent illustrer ce propos, tandis que l'action de Jeff Huckleberry paraît proposer une parodie du gigantisme d'une société qui s'est égarée dans son propre chantier¹⁸.

Foucault a retiré toute coloration psychologique et spirituelle de la notion d'intériorité. Pour ce dernier, l'intériorité du sujet est un repli dans le langage : c'est le langage qui fait l'expérience de sa limite et se redouble en lui-même, ce qui introduit une expérience de l'infini. Le sujet est un événement ontologique du langage, il est le pli originaire qui ouvre un espace des virtualités pour la pensée. Un propos que rejoindra en 1991 Agamben, en ses termes, dans *Le langage et la mort*. Alors, le sujet ne se définit pas en regard de la masse, quand celle-ci affronte l'ordre établi : il se définit en fonction d'une multitude de refus/acceptations du monde qui se jouent au quotidien dans les microsubversions du réel.

Caractéristiques du microactiviste

- dans un rapport de force inégal, adopte des stratégies de subversion non frontales ;
- contre la production de l'homme-masse, travaille à l'approfondissement de l'expérience privée ;
- interroge ses dépendances envers les fictions identitaires et les cyberutopies, dénonce la société en tant que laboratoire psychoexpérimental au service des médias ;
- affirme la diversité de l'expérience humaine, par delà toute synthèse possible dans l'abstraction d'un « moi » ;
- se définit comme sujet par des expériences de la limite (du dicible, du pensable, etc.), du risque et de la démesure ;
- agit sur son entourage immédiat, par l'exemple, pour redéfinir l'interdépendance et l'intériorité ;
- utilise les outils de communication et les modes de représentation de façon créative et imprévisible.

Un parcours anguleux reconduit le langage à une copie de lui-même, en lui-même : le langage rencontrant sa limite (misère des mots, impossibilité de dire, finitude de l'expression) renonce à ses objets, se redouble en lui-même et ne connaît plus de réalité que celle qui serait déjà dans des mots.

La réflexion en miroir sur la mort

Revenons maintenant à cette intuition très forte chez Foucault, qui ouvre une perspective théorique importante : le continuum psychopolitique d'une société (en tant qu'espace des représentations, matrice des expériences), lorsqu'il se rapporte à sa limite (le réel, le néant, la distance), subit un redoublement interne. Foucault, après Blanchot, pensait que l'expérience que l'on fait du langage venait coïncider avec l'expérience que le langage ferait de sa propre limite, que la représentation ferait de sa propre fin. C'est parce qu'il se rapporte à ce dehors, la mort et l'impossible sortie du langage, que le langage est renvoyé à lui-même : le dehors est déjà en lui. Le langage se prend pour objet dans « la reduplication du langage [...] constitutive de son être »¹⁹. Foucault définit le langage comme un système vertical de miroirs : « sa réflexion en miroir sur sa mort et la constitution à partir de là d'un espace virtuel où la parole trouve la ressource indéfinie de sa propre image et où à l'infini il peut se représenter déjà là en arrière de lui-même, encore là au-delà de lui-même »²⁰.

Ce propos nous intéresse particulièrement à l'ère de l'hypertexte, quand nous voulons réfléchir sur la question de la limite en rapport avec les médias sociaux. Un parcours anguleux reconduit le langage à une copie de lui-même, en lui-même : le langage rencontrant sa limite (misère des mots, impossibilité de dire, finitude de l'expression) renonce à ses objets, se redouble en lui-même et ne connaît plus de réalité que celle qui serait déjà dans des mots. Nous risquons de nous perdre dans cette infinitisation spéculaire où les mots parlent des mots et réaffirment tout à la fois l'impossibilité de dire. Alors que Foucault parle dans son *Rousset* de la « misère des mots », Agamben parlera de leur « manquement » dans *Enfance et histoire*. Il s'agit déjà d'un moment important de la pensée de Foucault : le langage porte en lui une limite qu'il dépasse en s'effondrant sur lui-même.

Cette « réflexion en miroir sur sa mort » serait inhérente à tous les champs énonciatifs et permettrait de penser les médias sociaux en tant que lieu d'une expérience de la limite, c'est-à-dire que la cyberutopie du « on peut tout dire » est déjà fonction d'une confrontation, plus ou moins ritualisée, à un Extérieur immuable et hostile. Rapellons que la lecture de Blanchot a été déterminante : la parole est rapport à sa propre limite avant d'être rapport à autrui. Cette constatation est applicable aux médias sociaux, dont la fonction première est d'entretenir nos rapports à autrui, et pourtant il semble que les médias sociaux, mais aussi le langage, seraient déjà *dans* la mort, comme un jeu de la limite et de l'illimité ; ce qui nous conduit à définir le microactivisme comme découverte de l'infini en soi-même, et tout à la fois subversion des codes finis qui imprègnent nos gestes, nos propos et nos attitudes.

L'action politique n'est plus exclusivement la contestation frontale d'une extériorité des forces, à laquelle nous prêtons une homogénéité mythique, elle devient un travail à l'échelle de l'individu qui se communique de proche en proche et se traduit par une micromodulation de nos attitudes face à la vie.

Il semble que ce soit ce rapport à la limite qui fonde la légitimité d'un microblogue tel Twitter, quand Julian Assange affirme sur Twitter, maintes fois *retweeted*, « *WikiLeaks is the first global Samizdat movement. The truth will surface even in the face of total annihilation.* » La référence à l'anéantissement provoquerait ce surgissement de la vérité. L'action politique n'est plus exclusivement la contestation frontale d'une extériorité des forces, à laquelle nous prêtons une homogénéité mythique, elle devient un travail à l'échelle de l'individu qui se communique de proche en proche et se traduit par une micromodulation de nos attitudes face à la vie. Cela prend des formes diverses : l'activisme devenu jeu intrusif et immersif de Jane McGonigal ou encore les soubresauts de Kai Lam qui, allongé sur le sol, recouvert d'un manteau, semble vouloir passer par une fissure entre le mur et le sol²¹.

Les grands médias de l'actualité télévisée nous laissent croire que tous les conflits sont des effets de tensions géopolitiques à grande échelle, sans soupçonner que les problèmes trouvent leur origine, pour une part, dans notre construction sociale de la réalité et l'exiguïté de nos modes de subjectivation. La question devient : comment une culture peut-elle produire un *apparaître* du désordre ? Comment un sujet peut-il se définir en regard d'une limite qui ne serait pas l'ordre lui-même ? Lorsqu'il y a une nécessité de repasser par le chaos pour réinventer la vie.

Le microactiviste possède des moyens limités, pourtant il perçoit que l'évidence du réel est toujours un *apparaître* de l'ordre, que notre réalité est la production d'un pouvoir qui se perpétue ainsi en tant que pouvoir. Alors il tente de donner un *apparaître* de l'ordre, d'en faire l'expérience en

tant que désordre et de le neutraliser. L'existence n'est pas la sédimentation d'ordres neutralisés : elle apparaît entre la pure possibilité de mise en ordre et la ruine des tentatives de la représenter. C'est une question importante à une époque où les technologies de l'image entretiennent l'illusion du « tout montrer » et du « tout dire ». En fait, selon Foucault, le réel que définit un discours n'est que la part occulte de ce discours même, là où il ne se ressaisit pas comme tel. Faisant faillite devant un réel hors d'atteinte, il tente indéfiniment de se ressaisir en tant qu'objet.

Impact des microévénements dans une société multifoliée

L'étude archéologique requiert d'examiner plusieurs strates ensemble : en premier lieu les *énoncés* dans le discours (réseau interdiscursif) ; ensuite la position du *sujet* selon ses rôles, statuts et places ; finalement les *pratiques* institutionnelles. Encore une fois, nous ne saurions reprendre ici les schématisations qui feront autorité dans les cours au Collège de France : *Il faut défendre la société ; Sécurité, territoire, population ; Naissance de la biopolitique*. Il est une chose cependant que nous comprenons aisément : chaque objet doit son existence à un jeu diagonal dans un espace multifolié.

C'est dans cet espace multifolié que nous pouvons comprendre les microévénements. D'abord, tout phénomène (toute opposition binaire) est d'abord discontinuité dans un plan. C'est pour cela que la généalogie ne s'intéresse pas tant à l'origine qu'aux accidents, aux erreurs et aux ruptures. Ensuite, la société est conçue comme la superposition des plans d'un espace multifolié : il y a à la fois continuité dans un plan et transversalité (diagonale) entre les plans. C'est dans cet espace multifolié (de systèmes, de réseaux, etc.) que nous pouvons considérer en détail les microévénements (ou accidents morphogénétiques) et nous donner une perspective élargie où les sujets sont corrélatifs et où les macro-institutions sont complémentaires.

Auparavant, le pouvoir était considéré en tant que limite extérieure, mais les nouvelles formes de contraintes biopolitiques agissent autrement. Agamben étend radicalement les analyses de Foucault : c'est le monde qui est asile, prison et bordel, espace assiégé. Agamben décrit volontiers le monde en tant que camp de concentration pharmaceutique auquel s'ajoute une dépendance psychotrope aux images ainsi qu'une dépendance aux connexions de surface : le tout constitue un *continuum addictif* duquel nous ne pouvons nous échapper. Comment leur résister lorsque l'action politique n'agit toujours que sur les objets et les places de l'espace corrélatif, pour les affirmer ou les inhiber ? Lorsque les énoncés agissent exclusivement sur d'autres énoncés à l'intérieur du réseau interdiscursif ? Il s'agit dorénavant d'exercer une action diagonale et transhistorique afin de donner aux microévénements du sujet une portée institutionnelle et politique.

Tel est l'enjeu du microactivisme : que ses microévénements puissent agir simultanément à travers plusieurs dimensions ; qu'ils aient un impact sur la subjectivation comme capacité : a- de s'affecter soi-même et de plier les forces de vie sur elles-mêmes ; b- de substituer aux règles du pouvoir des règles facultatives que l'on se donne à soi ; c- de découvrir les forces comme puissances de vie et d'agir, d'imaginer, de sentir, de vouloir, de parler, de travailler ; d- de susciter une vie qui résiste au pouvoir ; e- de célébrer, autrement dit, la puissance de la vie elle-même. Il importe que ces microévénements – tels les *flashmobs* politisés – aient un impact sur les forces qui relient les institutions et les représentations.

Il ne fait pas de doute que l'expérience de la limite et le passage à vide, dont Foucault décrit l'articulation dans le langage, sont également des caractéristiques des médias sociaux en général. Le sujet Facebook se définit en fonction des limitations internes de son réseau social. Un impensé dans l'ontologie d'un univers formé par les relations et les caractéristiques des sujets. C'est pour cette raison que le dedans (nos « activités et intérêts » sur Facebook) se révèle une expérience interne du dehors, plus précisé-

La performance nous permet d'envisager une nouvelle expérience de l'intériorité, quand l'intériorité n'est plus un réservoir de libido, un espace spéculaire ou encore une origine mythique de notre capacité de créer des formes et de donner du sens. Il s'agit plutôt de l'intériorité en tant qu'ouverture de l'illimité en soi-même, mais aussi connexion directe à la plus grande altérité.

ment celle de la limite qui nous sépare du dehors. Cependant, c'est avec la littérature et l'art que le dedans du dedans se révèle une connexion inédite à un Grand Dehors²², ce Dehors étant tout à la fois révélé en tant que tension extrême dans tout ce qui est.

Notre lien à la vie n'est pas donné, notre présence au monde est défaillante, l'esprit est en exil de ses absolus. Pourtant, c'est dans ce manque à vivre que nous pouvons déployer une microactivité de réajustement, d'insertion, de mise en situation, de reconditionnement et de contact²³. Un microactivisme dont nous observons les formes le plus inventives en art action : Georges Bataille parlait d'« émotion méditée »²⁴ ; nous pourrions parler de *méditations performées*.

En effet, la performance nous permet d'envisager une nouvelle expérience de l'intériorité, quand l'intériorité n'est plus un réservoir de libido, un espace spéculaire ou encore une origine mythique de notre capacité de créer des formes et de donner du sens. Il s'agit plutôt de l'intériorité en tant qu'ouverture de l'illimité en soi-même, mais aussi connexion directe à la plus grande altérité. Chez Foucault, l'intériorité, quoique engoncée dans ses niveaux d'enchaînement²⁵, devient ouverture sur l'infini de l'absence. Plus que jamais l'homme sait qu'il est façonné par des forces extérieures, plus que jamais il ressaisit celles-ci dans la coordination stratégique d'un ensemble de forces de vie auxquelles il peut se rapporter directement. Alors résister, dans un repli des forces sur elles-mêmes, c'est déjà consister : « Soyez le changement ! »

Par tout ce que nous disons et faisons dans notre microentourage (nos achats, nos loisirs, nos déplacements, nos commentaires sur un blogue, etc.), nous n'avons cessé de retisser un tissu social, parfois celui-là même que nous contestons. Comment y échapper ? Il semble quelquefois que toute action serait déjà présélectionnée et récupérée dans le spectacle du Même. Le microactiviste reste confiant que nous pouvons, par des micro-modulations internes, aller au devant d'un Dehors (la nature, le chaos, la limite, la répression) et constituer une expérience de résistance au pouvoir. Le sujet, devenu acteur dans les médias sociaux, ne s'affranchit pas de sa peur de la mort, bien au contraire il fait l'expérience d'une nouvelle finitude : il dénonce la caractéristique fictive de son identité, le caractère conditionné de sa subjectivité, la précarité de son expérience privée.

D'où l'importance de l'abandon du moi logocentrique, celle de ne pas retomber dans le piège psychologique de l'« intériorité », mais plutôt d'être restitués au jeu du dehors. Incapables d'accéder à l'être achevé, nous sommes renvoyés au caractère partiel de nos expériences. Il n'y a pas de fondation de l'être ou de dimension native de la psyché. Quand l'activisme nous fait descendre dans la rue, le microactivisme s'emploie à décliner les microévénements qui affirment une diversité et une altérité du sujet à lui-même. « Si d'autres n'avaient pas été fous, c'est nous qui devrions l'être²⁶ », disait William Blake. ■

Notes

- 1 Daniel Drache, *Defiant Publics : The Unprecedented Reach of the Global Citizen*, Polity Press, 2008, p. 20. Cf. aussi Corrie Ann Ball, *Microactivism : Making a Conscious Ripple*, University of Southern Maine, 2000, 102 p.
- 2 Mikhail Bakounin, *Statism and Anarchism*, Marshal Shatz, Cambridge University Press, Appendix A [1873], 1990, p. 215.
- 3 Michel Foucault, « La "gouvernementalité" », *Dits et écrits*, t. III, 1978, p. 655.
- 4 *Id.*, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Dits et écrits*, t. IV, 1980, p. 728.
- 5 Andreas M. Kaplan et Michael Haenlein, *Users of the World, Unite ! The Challenges and Opportunities of Social Media*, Business Horizons, vol. 53, n° 1, 2010, p. 61.
- 6 *Adbuster : Journal of the Mental Environment*, mars-avril 2011, n° 94, p. 47.
- 7 Cf. David Lipsky, *Although of Course You End Up Becoming Yourself : A Road Trip with David Foster Wallace*, Broadway Books, 2010, p. 145. Il ajoute : « [I]t's really about a continuum, involving a fundamental orientation. Lookin' for easy pleasurable stuff outside me to make things all right. » (p. 155-156.)
- 8 Les artistes italiens Paolo Cirio et Alessandro Ludovico constituent un exemple de subversion microactiviste qui opère dans les médias sociaux : ils ont monté le site *Lovely Faces* qui opère par *scraping* d'informations personnelles et s'emploie à démontrer que les identités Facebook sont fausses.
- 9 Cf. Abraham Moles, *Microsociologie de la vie quotidienne*, Denoël-Gonthier, 1976.
- 10 Cf. Claude Lefort, « L'ère de l'idéologie », *Encyclopedia universalis*, vol. 17, 1973, p. 394-396.
- 11 Paul Valéry, *Cahiers*, vol. XI, p. 629.
- 12 Patricia Signorile le résume bien : « J'ai conscience d'un moi identique relativement au divers des représentations qui me sont données dans une intuition [...]. J'ai donc conscience *a priori* d'une synthèse nécessaire de ces représentations, laquelle s'appelle l'unité synthétique originaire de l'aperception, sous laquelle se tiennent toutes les représentations qui me sont données. » (Paul Valéry, *philosophe de l'art*, Vrin, 1993, p. 107, n. 1.)
- 13 Cf. Elias Canetti, *Masse et puissance*, Gallimard, 1986, 526 p. (coll. Tel.) ; Christopher Zeeman, « Catastrophe Theory », *Scientific American*, vol. 234, n° 4, avril 1976, p. 65-83.
- 14 Cf. David Kirkpatrick, *The Facebook Effect*, Simon and Schuster, 2011, 384 p.
- 15 Cf. José Ortega y Gasset, *La révolte des masses*, José-Luis Goyena (préf.), Les Belles lettres, 2011.
- 16 Cf. Michael Meade, « Rites of passage at the end of the millenium », dans Louise Carus Mahdi, Nancy Geyer Christopher et Michael Meade, *Crossroads : The Quest for Contemporary Rites of Passage*, Open Court Pub., 1996, p. 27-34.
- 17 L'énonciation : 1- est cristallisation des règles de compétences linguistiques et institutionnelles en énoncés (profonds) qui ont valeur générative ; 2- est aussi production d'énoncés de surface en conformité à des règles de transformation. L'objectivation : 1- est le discours qui se déploie en constituant son objet, est autodéfinition des discours dans leurs objets ; 2- est ensuite actualisation des objets par convergence, mais aussi tension entre faisceaux d'objectivation.
- 18 Cf. Liping Ting, *Rencontre internationale d'art performance* (RIAP), 26 septembre 2010 ; Martine Viale et Jeff Huckleberry, *Le Lieu*, centre en art actuel, 5 novembre 2010.
- 19 M. Foucault, « Le langage à l'infini », *Critique*, 1963, p. 46. Cf. aussi *Dits et écrits*, t. I, 1994, p. 250-260.
- 20 *Ibid.*, p. 45.
- 21 Cf. Jane McGonigal, *This Is Not a Game : Immersive Aesthetics and Collective Play* [en ligne], 2003, www.seanstewart.org/beast/mcgonigal/notagame/ ; Kai Lam, RIAP, 24 septembre 2010.
- 22 Cf. M. Foucault, « La prose d'Actéon », *Critique*, 1964 ; *Dits et écrits*, t. IV, 1994, p. 326-337.
- 23 Sur la pulsion de contact, voir Leopold Szondi, *Diagnostic expérimental des pulsions*, R. Bejarano-Pruschy (trad.), PUF, 1973 ; voir aussi Philippe Lekeuche et Jean Melon, *Dialectique des pulsions*, De Boeck-Wesmael, 1990.
- 24 Cf. Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Gallimard, 1978, 180 p. (coll. Tel.) ; *Méthode de méditation*, Fontaine, 1947, 93 p.
- 25 Cette intériorité est enchaînée dans une forme de savoir qui codifie le rapport immédiat à soi dans des polarités de l'énonciation et du visible. Elle est également enchaînée dans un carcan de contraintes extérieures, soit la forme du pouvoir.
- 26 William Blake, *Les proverbes de l'enfer*, n° 7, A. Suied (trad.), Arfuyen, 2008, 174 p. (coll. Neige). Ou encore, dans la traduction d'André Gide : « C'est parce que d'autres ont été fous que nous, nous pouvons ne pas l'être. »

Michaël La Chance est philosophe (Ph. D., Paris-VIII) et sociologue (DEA, EHSS, Paris) de formation, poète et essayiste. Il est professeur d'esthétique à l'Université du Québec à Chicoutimi. Directeur du CELAT à l'UQAC, membre du comité de rédaction de la revue *Inter, art actuel*, à Québec, il a publié nombre d'essais sur le rôle des intellectuels à l'époque des géants *corporatifs* et du paradigme technoeconomique, la mondialisation de l'art et le sentiment d'échec de civilisation, la censure dans les arts, la poésie et la peinture allemandes contemporaines devant le trauma, la cyberculture et le cinéma, la répression antiterroriste dans les arts. Il a publié six recueils de poésie. En 2003, il recevait le Prix international Saint-Denis-Garneau.